

Héros de la Grande Guerre au cimetière du Montparnasse



© Photos H. Lenoir 2009 - l'Ange du Souvenir ou le « Génie du sommeil éternel » dans la partie centrale du cimetière.



Le cimetière du Montparnasse est moins connu et moins visité que celui du Père-Lachaise, ses tombeaux moins imposants et moins variés.

Pourtant, pour le visiteur qui s'y attarde, il cache de véritables trésors : sculptures de marbre ou de bronze à la finesse extraordinaire, vitraux aux couleurs chatoyantes qui ornent la dernière demeure de ces héros de la Grande Guerre souvent méconnus ou oubliés.

Partons à leur recherche le long des allées et remontons ensemble le passé...

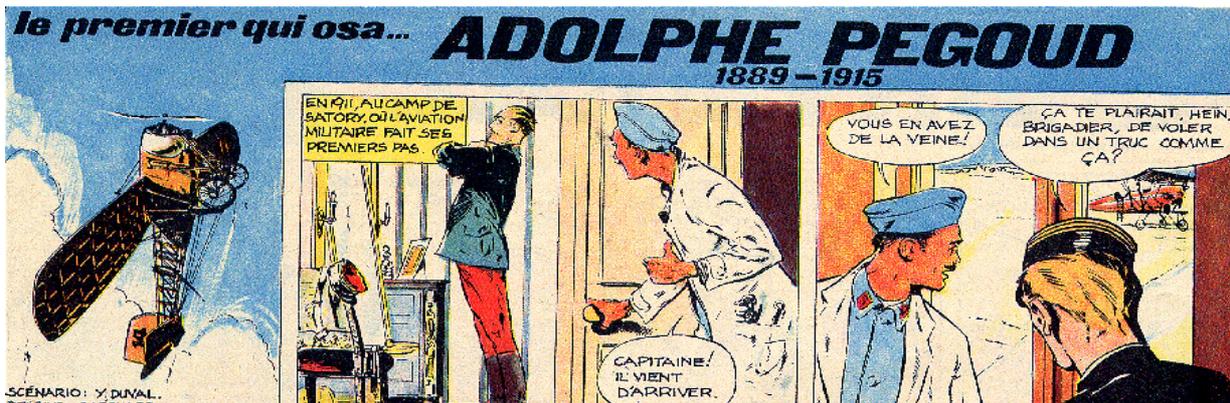
« Voici d'abord, dans la partie centrale, **l'Ange du Souvenir** (*photo page précédente*). Les familles et les amis des soldats sans tombe viennent d'instinct mettre à ses pieds plaques de marbre, photographies, fleurs et couronnes, utilisant ce monument d'avant-guerre comme sont utilisés au Père-Lachaise, les monuments de Buzenval et du siège de Paris. Le grand Ange du Souvenir, les ailes déployées, jette des fleurs sur les morts, du haut de son piédestal...

Un peu partout sont des plaques de marbre, des couronnes aux rubans tricolores, des inscriptions : *A chaque saison, je mettrai des fleurs sur sa tombe.*

Des fleurs jaillissent de vases faits avec des douilles d'obus. Des palmes, des rubans sont mêlés à des rameaux de chêne et de laurier. Un simple bouquet tricolore est attaché à une grille en mémoire d'un lieutenant tué à la bataille de la Marne.

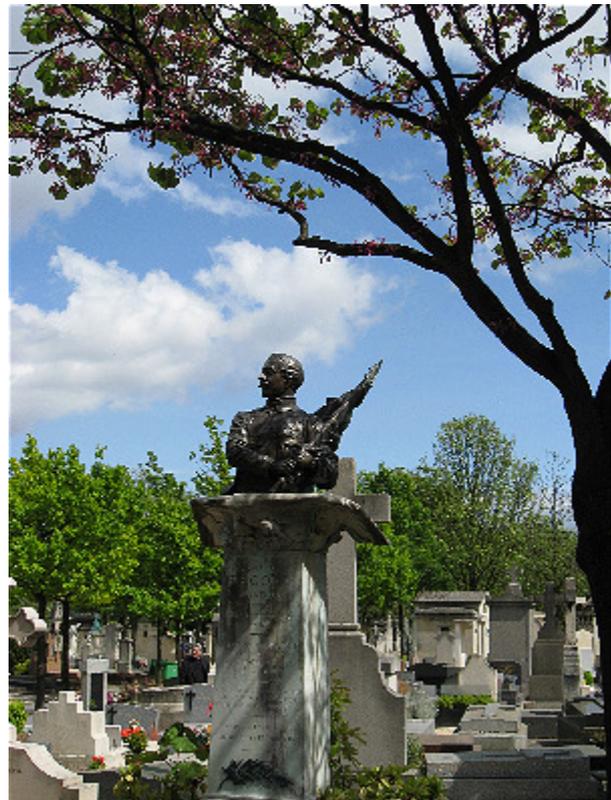
Sur les tombes si nombreuses, les plaques disent la grande pitié et la grande fierté des familles. Certaines citent les dernières paroles patriotiques prononcées par les héros au moment où ils sont morts. »

Un As du ciel méconnu !



9° div. PEGOUT Célestin Adolphe

bande dessinée extraite de l'album de TINTIN n° 769 du 18 juillet 1963



Né le 13 Juin 1889 à **Montferrat**, dans l'Isère, **Adolphe Pégoud**, alors qu'il effectuait son premier saut en parachute, le 19 Août 1913, observa l'appareil qu'il venait d'abandonner accomplir de belles arabesques dans le ciel avant de s'écraser au sol. Cela lui donna l'idée de tenter de réaliser ces figures lui-même. Le 21 Septembre 1913, à Buc, il exécuta et réussit le premier looping de l'histoire de l'aviation, ce qui le rendit célèbre dans toute l'Europe.

Au cours de la première Guerre Mondiale, il obtint la médaille militaire et fut cité plusieurs fois à l'ordre de l'Armée. Il remporta six victoires aériennes avant d'être abattu d'une balle en plein cœur dans le ciel de **Petit-Croix**, à l'est de Belfort, le 31 août 1915, à l'âge de vingt-six ans. Il fut le premier as à mourir au combat.

Sa notoriété et le respect qu'il inspirait étaient tels qu'un avion allemand viendra peu après jeter une couronne de fleurs à l'endroit où le pilote français avait été abattu.

A **Montferrat**, un monument à été élevé à la mémoire de Célestin **Adolphe PEGOUD** et dans les locaux de la mairie, un petit musée à la gloire du Premier Acrobate Aérien accueille les visiteurs.

Un monument commémoratif a été érigé en sa mémoire dans la commune de **Petit-Croix** sur lequel on peut y lire cette épitaphe: "*Le ciel était et demeure son domaine*"

Une infirmière de talent...

10^e div. HENNET de GOUTEL Geneviève née le 11/4/1885, infirmière-major à la Société de Secours aux Blessés Militaires, croix de guerre, croix de la Reine Marie, médaille d'honneur des épidémies, morte du typhus le 4/3/1917 à Jassy en Roumanie.



Geneviève HENNET de GOUTEL

Fille d'Alfred HENNET de GOUTEL et d'Annie BALZE, elle avait hérité du talent de son grand-père BALZE élève d'INGRES. Elle peignit quelques affiches des montagnes de Savoie pour le P.L.M. Elle composa plusieurs pièces (*Le Miracle des fuseaux*, *la Nuit de cristal*) et réalisa pour les tout-petits une adaptation de « *Malbrough s'en va t'en guerre* » qu'elle illustra délicieusement.

L'argent ainsi récolté lui permettra de soigner et envoyer des enfants pauvres et malades en convalescence dans les montagnes...



Regina Maria de Roumanie

En 1914, constamment au service des autres, Geneviève offrit naturellement ses services comme infirmière... Le 27 août 1916, la **Roumanie** déclare la guerre à l'Autriche-Hongrie et la Société de Secours aux Blessés Militaires demande à Geneviève de faire partie d'une mission hospitalière à Bucarest...

Elle accepte et le 22 octobre arrive à **Bucarest**. Elle découvre une ville animée et gaie, l'hôpital est splendide, les salles d'opération et de stérilisation modernes... Le 24 novembre, les premiers blessés arrivent et tous se félicitent de voir les services fonctionner à merveille quand, le lendemain, à midi, le comte de Saint-Aulaire, ministre de France, à la vue de l'avance des Allemands, donne l'ordre de partir à Jassy le soir même...

Le 26 novembre 1916, le train arrive à **Jassy**... Jassy est bondé, tout le monde est triste, la neige couvre le pays et les Allemands avancent toujours. Le docteur Clunet trouve à 10 kilomètres de Jassy une propriété, le « **Grierul** » (**Grillon**) au milieu des bois où il veut installer un hôpital de contagieux. C'est une immense villa, adossée à une forêt de sapins mais, à l'intérieur, il n'y a rien : le toit est percé, pas de lits, pas de meubles. Tout est à faire et ils feront tout !

Le 12 décembre, les premiers malades atteints du Typhus exanthématique arrivent. Ce mal terrible, inoculé par les poux, est très contagieux mais Geneviève se dépense sans compter pour soigner ses malades, aller les chercher et les épouiller à leur arrivée. La tâche est rude, les malades et les morts de plus en plus nombreux ; on plaisante pourtant avec le danger et on se propose de créer « **l'ordre du Pou** » et de le mettre à la place du « Grillon doré » sur les écus entourant la villa...

Le 3 février, Geneviève est atteinte par le typhus et s'éteint, malgré les soins prodigués, le soir du 4 mars 1917 à huit heures... Son corps embaumé, enveloppé des trois couleurs, fut mis dans un cercueil de plomb sur lequel on épingla la médaille des épidémies, la croix Régina Maria et la croix de guerre. Le 12 mars, à Jassy, la foule et les délégations se pressaient pour lui rendre un dernier hommage !

Le général Bridoux était en première ligne



22^e div. BRIDOUX Marie Joseph Eugène, né le 25/02/1856, décédé le 17/09/1914 à Poeuilly (80), tombé sous le feu de cyclistes allemands alors que, commandant le 1^{er} corps de cavalerie, il se déplaçait en automobile sur la route de Ham à Saint-Quentin. Général de division, officier de la Légion d'honneur, Croix de guerre avec palmes et inscrit sur le Mémorial de l'église St-Louis des Invalides.



Le 17 septembre 1914, la 5^{ème} division du corps de cavalerie du **général Bridoux** descendait à l'est de Péronne en direction de Vermand. Constatant que la route de Vermand était barrée par les Allemands, elle bifurqua en direction de Trefcon.

La pluie tombait dru ce jour là et la visibilité réduite ; le général et son état-major qui suivait ne se rendit pas compte du changement de direction de la 5^{ème} division et continuèrent vers Vermand !

Soudain, ils furent pris sous le feu de cyclistes allemands, les voitures criblées de balles et le général Bridoux blessé mortellement !

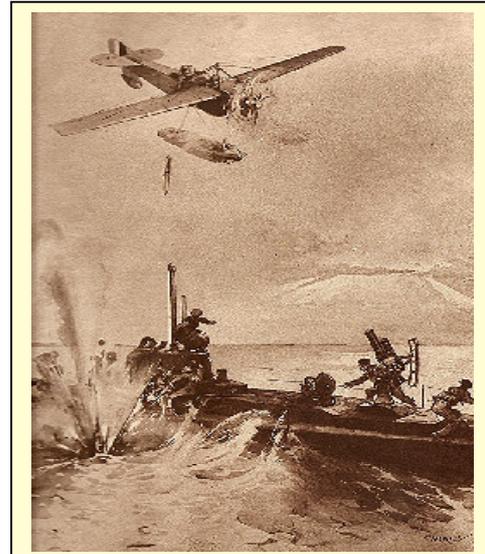
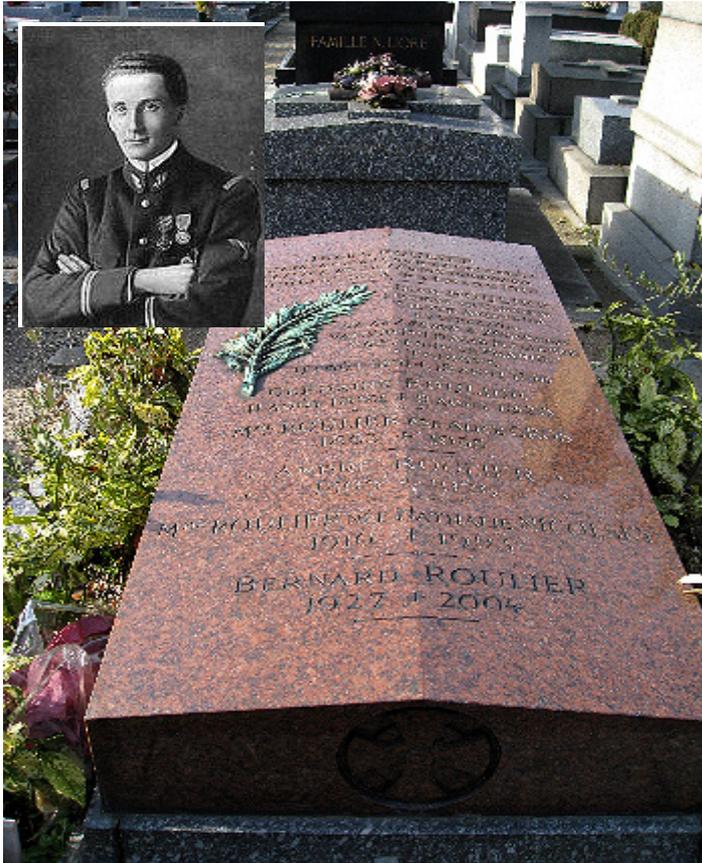
Sa fin tragique fut glorifiée et le docteur Bellevue nous raconte dans son carnet ses derniers instants...

Les voitures sont criblées, le général est atteint, deux officiers d'ordonnance sont tués net, deux chauffeurs foudroyés. On transporte, au milieu des trombes d'eau, le général dans la mesure la plus proche et on nous appelle en toute hâte. A notre arrivée, je constate que le général Bridoux a reçu une balle qui a dû traverser le poumon et trancher la partie postérieure de la moelle. Le pronostic est fatal, à brève échéance. Rien à faire qu'à retarder le dénouement par la caféine, de l'éther, de l'huile camphrée. Je m'y emploie avec ardeur et lui donne ainsi une heure de plus de vie.

Cet homme, mortellement atteint et qui le sait, ne pousse pas une plainte... Au bout de dix minutes, le mourant rassemble les dernières forces qui lui restent et prononce ces mots dignes de l'antique, qui furent exactement ses dernières paroles : « Je meurs avec joie pour mon pays. Dites au Corps de cavalerie que le sacrifice de ma vie doit lui servir d'exemple ». Là, le coma commença, tellement profond qu'en cinq minutes il était mort.

Extrait du carnet de campagne du *docteur de Bellevue*

Hydravion contre sous-marin



L'attaque du 3 juillet 1915, J. Roulier, à bord de son appareil, bombarde le sous-marin autrichien U-11 (**Le Miroir**)

17^e div. ROULIER Jean Jules Henri né le 11/8/1891 à Paris, pilote-aviateur, affecté au Centre d'Aviation Maritime de Venise le 08/1916, Chevalier de la LH, médaille militaire italienne. Mort-pour-la-France en combat aérien le 15/8/1916 à Trieste (Italie).

Jean Roulier fut l'un des premiers officiers de Marine à avoir attaqué par avion un sous-marin ennemi en 1915. Cette affaire eut un grand retentissement dans la presse et selon l'édition du Miroir du 18 juillet, les deux bombes lancées par l'aviateur provoquèrent la mort de 4 marins et de forts dommages au bâtiment ennemi. Le 15 août 1916, il part avec sa section bombarder Trieste. Attaqué par un hydravion autrichien, Jean est tué ainsi que son mitrailleur, le quartier-maître mécanicien Auguste Henri Costarousse...

Le 15 août dernier, dans la matinée, une forte escadrille franco-italienne, escortée d'appareils de chasse français se rendait au-dessus de Trieste pour bombarder les chantiers du gouvernement et les hangars de Muggis. L'attaque était très efficace et de nombreux incendies étaient observés. Mais pendant que les alliés accomplissaient leur besogne, une multitude d'appareils ennemis venait à leur rencontre pour livrer combat. Un Fokker piloté par le lieutenant de vaisseau autrichien Benfield, poursuivit un hydravion français monté par le lieutenant de vaisseau Jean Roulier et le mécanicien Costarousse. Ceux-ci, l'apercevant, essayèrent de piquer après avoir viré pour obliger l'assaillant à se placer face au soleil, dans une position désavantageuse. Pendant cette manœuvre Roulier fut frappé à mort. C'est alors que commence le martyre de

Costarousse. Il est assailli par l'Autrichien qui continue à actionner sa mitrailleuse. L'appareil désespéré, livré à lui-même, prend les positions les plus affolantes. Le bombardier se lève sur son siège, l'escalade, se prépare à passer sur celui de l'officier qui, à ce moment, est projeté hors de l'hydravion et tombe à la mer. Costarousse s'empare fébrilement du volant mais l'équilibre est rompu, l'appareil s'engage et s'écroule, sans pouvoir être redressé, d'une hauteur de 200 mètres à 7 ou 8 kilomètres de Miramar sous le feu des batteries côtières.

Le choc a été terrible : Costarousse vivant encore, tombe à l'eau et se noie. Un torpilleur italien accourt, malgré le feu intense, recueille le cadavre de Roulier mais ne peut trouver celui du mécanicien. Il détruit l'appareil et ramène la funèbre dépouille.

Le colosse du Léon-Gambetta



photographie R. Botani (chapelle aux "Eroi francesi" de Castrignano - Italie)

27^e div. CHÉDEVILLE Eugène Louis Désiré né le 16/4/1873 à Lille, Lieutenant de vaisseau, Chevalier de la Légion d'Honneur (torpillage du **LÉON-GAMBETTA** par le sous-marin Autrichien U-5 le 27/4/1915). Inhumé à Castrignano (Italie).

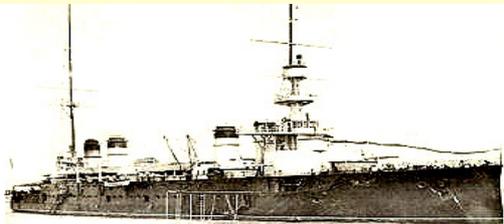
La tragédie du Léon-Gambetta

On a pas assez répété ce qu'a été le blocus de 1914-1915, faction montée par nous, dix mois durant, pour que la Méditerranée demeurât franco-anglais... Des mois vécus à bord du *Courbet*, j'ai gardé le souvenir d'un ennui écrasant et d'une énervante lassitude. Nous attendions quelque chose qui jamais ne venait... Dans la nuit du 26 au 27 avril, à bord du *Léon-Gambetta*, vers minuit, une violente explosion remplit la nuit. Une colonne d'eau et de fumée, plus haute que le mât de misaine, s'élève à babord puis, une deuxième déflagration secoue à mort le *Léon-Gambetta* et dresse un mur d'eau et de tôles brisées le long de la carène. Depuis la batterie haute jusqu'à fond de cale, le *Léon-Gambetta* qui se couche pour mourir est plongé dans l'obscurité. Le croiseur est déjà trop penché, impossible de mettre à l'eau les canots. Seul le canot 2 sera mis à flot mais il ne peut prendre que 58 hommes... 58 sur 600... Il n'y a plus rien à faire... rien que nager ou mourir. Mourir presque sûrement, car *il n'existe à bord aucune ceinture de sauvetage*...

La passerelle est aux trois quarts noyée. On y voit toujours l'amiral Sénès, le commandant et les officiers, ombres tassées contre le blokhaut qui les empêche de dévaler. **Regardez la plus grande de toutes, c'est Chédeville, colosse barbu.** Dissimulant une bouée-couronne en liège, il passe derrière Sénès et brusquement, capèle l'engin de sauvetage sous les aisselles de l'amiral, à la seconde exacte où le *Léon-Gambetta*, achevant de chavirer, lance à la mer les dernières grappes d'hommes...

Aussi loin que s'étende la vue des quelques rares survivants, la mer est jonchée de cadavres... A huit heures et demi, le canot 2, arrivé à Santa Maria di Leuca avec 108 rescapés à son bord, alerte les autorités de Bridinsi et de Tarente. Sur les lieux du naufrage, où cinq cents hommes flottaient à minuit cinquante, *vingt-neuf seulement survivent encore et seront récupérés*...

Il reste à embarquer les cadavres. On en retrouve cinquante-huit, dont l'amiral Sénès et le lieutenant de vaisseau Chédeville. Sitôt reconnus, on les enterre à Castrignano. Les autres dorment au fond de la mer. C'est, en temps de guerre, la vraie tombe du marin.



L'Ecole Centrale : « pouponnière » d'artilleurs !



28^e div. SUSS Marcel né le 1^{er} mai 1888 à Madrid (Espagne), ingénieur **E.C.P**, tué par un obus à Condé en Barrois le 9 septembre 1914 (bataille de la Marne).

Les élèves de l'**Ecole Centrale de Paris** passaient deux ans sous les drapeaux : un an dans la troupe et un an comme officier. Les Centraux, en tant qu'ingénieurs, ont perfectionné et développé l'armement. Entre 1914 et 1918, ils donnent leur vie sur le champ de bataille. Durant ce conflit, 4800 élèves et anciens élèves sont mobilisés. Plus de 900 sont blessés et 550 tués. Ils sont l'objet de plus de 6 000 citations, 2 737 attributions de la Croix de Guerre et 1 239 nominations ou promotions dans l'ordre de la Légion d'Honneur. En 1918, 72 % des batteries d'artillerie sont commandées par des Centraux.

Daniel Gourisse - Président de Centrale

Les **vitraux patriotiques** sont assez courants dans les lieux de cultes proches des lieux de bataille ; beaucoup plus rarement présents dans les cimetières et tombes individuelles. Celui-ci, découvert dans un tombeau du cimetière du Montparnasse, sur un fond allégorique, « Gloire et Patrie », représente le défunt **Marcel SUSS** et il est de toute beauté !

Une oeuvre d'art...



Les artilleurs constituaient la cible privilégiée des obus chimiques de l'artillerie allemande. Leur simple menace les obligeait à vivre avec le masque et à moins bien servir leurs pièces. Cette tombe d'artilleur est l'une des plus belles du cimetière du Montparnasse.

CAHEN Armand, 30^e div., ss-lt. au 59^{ème} régiment d'artillerie
(Paris 7 mars 1898 / Maule 15 juillet 1920).

*Dans secteur difficile,
en particulier, nuit du 5 au 6 juin 1918,
à assuré l'entrée en position de sa section
sous un bombardement nourri
d'obus toxiques.*

La croix de bois



30^e div. BERNARD Léon André Louis lieutenant à la 7^{ème} cie du 102^e d'infanterie, né le 17 août 1886 et décédé le 17 septembre 1916 à Verdun (ambulance VI / IV A N-169).

Jusqu'à l'armistice, la plupart des corps sont restés sur les champs de bataille dans des tombes individuelles ou collectives. Des croix de bois en marquaient l'emplacement. Certains parents ont parfois réussi à récupérer le corps avant la fin de la guerre, en soudoyant parfois sapeurs et officiers, il leur fallu, pour la plupart, attendre la loi du 31 juillet 1920 et le décret gouvernemental du 28 septembre, pour pouvoir demander le rapatriement des corps dans les caveaux familiaux.

Le mouvement commença à l'été 1922 et aboutit, après plusieurs années, au rapatriement de près de 240 000 cercueils... Parfois, les parents conservaient la croix de bois, la cocarde tricolore de la tombe provisoire et la plaque où étaient gravées les noms du défunt et son numéro de régiment. La tombe du lieutenant BERNARD est en ce sens émouvante car elle a conservé la croix d'origine où on peut encore y lire, tracés à l'encre noire sur le bois, son nom et le numéro de l'ambulance où il est mort de ses blessures.

L'union sacrée...

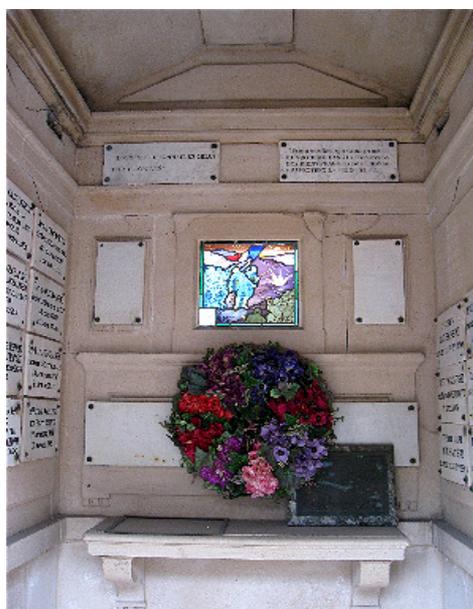


Ce petit vitrail au fond de la chapelle de la famille **Olchanski** est signé **Ch Champigneulle Paris 1921** (*Louis Charles Marie Champigneulle, grand maître-verrier à Paris, possédait un atelier au 96, rue Notre-dame-des champs*).

30^e div. OLCZANSKI Jacques Lazare, Capitaine au 99^{ème} RI ; né le 20 janvier 1891 à Paris, mort le 6 juin 1918 (cote 240 à Vrigny) à l'ambulance 15/22 de Louvois.

Ce vitrail est entouré de deux épitaphes dont l'une n'est pas sans nous rappeler « **l'Union sacrée** » ; mouvement qui a soudé les Français de toutes tendances, politiques ou religieuses pendant la Grande Guerre. En août 1914, le Grand Rabbin Aumônier Abraham Bloch, fut tué alors qu'il apportait à un catholique agonisant le crucifix que celui-ci réclamait. Ce geste et cette histoire resteront dans les mémoires, comme le symbole même de l'Union sacrée, des années après la fin de la Grande Guerre.

Trouvé
sur son carnet de route
à la première bataille
de la Marne
(septembre 1914)
« Quand on veut,
on peut vivre
toutes les circonstances.
Il suffit de courage,
de volonté
et de sincérité. »



Blessé mortellement,
quand il s'est vu mourir
il n'y avait pas de Rabbin
et c'est l'abbé Griffault
qui a reçu ses dernières
volontés.

Il lui a déclaré :
« je suis Israélite,
si je meurs ne mettez pas
de croix sur ma tombe
Bataille de Vrigny
Juin 1916. »

La brigade « Schilt », serviteurs du feu



Monument des sapeurs-pompiers de Paris (27^e div., à coté du monument des fédérés)

Dès février 1915, les Allemands utilisent sur les champs de bataille des lance-flammes. Pour y répondre, l'autorité militaire française ne trouve pas mieux que de confier la mise au point et l'expérimentation de ces nouveaux appareils aux sapeurs-pompiers de Paris. La brigade « **Schilt** », du nom de son concepteur est alors créée et les appareils sont utilisés pour la première fois, le 6 juin 1915 à la butte de Vauquois. Alors que le succès semblait s'annoncer, un retour de flammes sur les lignes françaises provoquera un début de panique et la compagnie perdra 30% de son effectif : 1 tué, 2 disparus et 12 brûlés dont 2 gravement... Une stèle sur la butte rappelle ce tragique épisode.

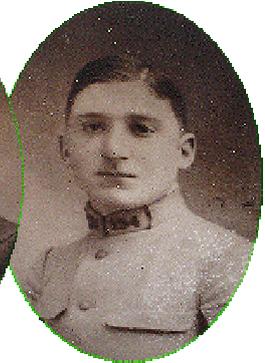
Vous voici arrivés à la fin du voyage...



Derniers regards de deux frères morts au combat...



Manasse DANZIGER



Loeb DANZIGER



Maurice ALBRECHT

Visage de granit buriné par le temps...

Femme veillant sur le guerrier (15^{ème} div.),
livre de bronze pour un mari,
émouvante épitaphe pour un aviateur à la jeunesse brisée...



PAUL EMÉ COMTE DE MARCIEU
JEUNE PILOTE TOUJOURS PRÊT A PARTIR EN
MISSION SUR LES LIGNES
BLESSÉ LE 5 JUIN «1917» PAR ACCIDENT D'AVION

Autant de témoignages de la Grande Guerre qui sont innombrables au cimetière du Montparnasse ! Discrets, cachés ou au contraire grandioses, ils sont de toutes formes, de toutes origines et de toutes religions. Destins brisés, familles endeuillées, il faudrait parler de chacun d'eux, raconter leur histoire et les faire sortir un temps de l'oubli. Passant qui vient rendre ici hommage aux grands noms de la littérature, de la chanson et de la musique, n'oublie pas ces soldats d'un autre temps. Arrête-toi un instant sur leurs tombes !